

L'idéologie du travail

Éléments de réflexion

Depuis toujours, l'homme cherche à fuir le travail. Cela explique la présence de l'esclavage depuis les débuts de l'humanité, pour que certains travaillent pour les autres, afin que ces derniers puissent, eux, s'adonner à ce que les grecs appelaient la skholè, c'est-à-dire le loisir, de loisir de s'occuper d'eux-mêmes, de prendre soin de soi, et d'élever son âme.

Il y a une continuité donc, des esclaves de l'antiquité aux ouvriers du XIXème siècle et début XXème.

Mais une stratégie est née au XIXième siècle pour faire du travail une idéologie et pour créer une confusion entre deux sortes de travaux normalement opposés : le labeur et l'œuvre. En effet, en grec, nous avons bien la différence entre ponos (qui nous donne pénible et peine en français) et ergon, qui évoque l'œuvre libre. En latin également, nous trouvons Labour d'un côté et l'opus de l'autre.

L'idéologie du travail a consisté de ne plus distinguer les deux et a donné une haute valeur symbolique au fait de travailler dans tous les cas.

On ressent particulièrement bien cette idéologie quand on s'essaie à faire un reproche à quelqu'un qui travaille. Celui nous répond toujours : « oui mais je suis en train de travailler ou je fais mon travail », comme si la valeur symbolique du travail suffisait à tout justifier, tout autoriser, ce qui définit une idéologie.

L'idéologie du travail est donc nous dit Jacques Ellul, ce qui fournit l'explication, ou la valorisation ou la justification de la situation des esclaves.

Ellul nous dit aussi : « l'idéologie du travail a pénétré partout, elle domine encore en grande partie nos mentalités. »

Les deux composantes de cette idéologie par Jacques Ellul :

- L'homme est fait pour le travail Il n'a pas d'autres possibilité pour vivre. La vie ne peut être remplie que par le travail. Je me rappelle telle pierre tombale avec pour seule inscription sous le nom du défunt : « le travail fut sa vie ». Il n'y avait rien d'autre à dire sur toute une vie d'homme.
- C'est le travail qui donne un sens à sa vie. Celle-ci n'a pas de sens en elle-même : l'homme lui en apporte un par ses œuvres et l'accomplissement de sa personne dans le travail qui, lui-même, n'a pas besoin d'être justifié, légitimé : le travail a son sens en lui-même, il comporte sa récompense, à la fois par la satisfaction morale du devoir accompli mais en outre par les bénéfiques matériels que chacun retire de son travail

Cette idéologie s'est amplifiée de façon hallucinante depuis 50 ans. Jusque dans la première moitié du XXème siècle, avec l'organisation scientifique du travail, le taylorisme, puis le fordisme. La servitude des travailleurs était encore sacrément visible, même si l'idéologie du travail jouait son rôle pour que les choses soient à peu près calme.

Depuis le milieu du XXème siècle, des techniques de plus en plus élaborées ont vu le jour pour rendre les travailleurs, les plus complices possibles de leur propres servitudes. C'est-à-dire, les rendre totalement au service des désirs-mâtres, et les rendre heureux de servir.

« Les asservissement réussis sont ceux qui parviennent à couper dans l'imagination des asservis les affects tristes de l'asservissement de l'idée même de l'asservissement - elle, toujours susceptible, quand elle se présente clairement à la conscience, de faire renaître des projets de révoltes. »
Frédéric Lordon.

« Rendre les dominés contents est l'une des plus vieilles ficelles de l'art de régner. »

→ Voir les livres : « Capitalisme, désir et servitude » de Lordon. et « Le délire occidental » de Dufour.

La dépendance à l'argent.

À compléter.

Role de l'école :

« A l'école, on apprend d'abord et avant tout à l'enfant la valeur sacrée du travail. C'est la base (avec la Patrie) de l'enseignement primaire de 1860 à 1940 environ. Cette idéologie va pénétrer totalement des générations. » Jacques Ellul

Rôle de l'Église dans la diffusion profonde de l'idéologie du travail.

A compléter

Travail libre par opposition au travail forcé et subordonné.

Ensuite, continuons avec Alain, Dans *les Propos sur le bonheur*, où on trouve beaucoup de choses pour définir et comprendre ce qu'est **un travail libre par opposition au travail forcé et subordonné.**

Le travail libre devrait être à la fois l'objectif de chacun et de la Cité pour chacun.

Si il y a des millions et des millions de gens "sous cachetons" (antidépresseurs) de nos jours c'est parce que le travail forcé et subordonné a tout dévoré.

Le mot travail est assez pervers (du latin tripalium,

instrument de torture), on pourrait le remplacer par le mot activité.

Ce cher Alain nous dit :

« Le travail est la meilleure et la pire des choses ; la meilleure, s'il est libre, la pire, s'il est serf.

J'appelle LIBRE au premier degré le travail réglé par le travailleur lui-même, d'après son savoir propre et selon l'expérience, comme d'un menuisier qui fait une porte. Mais il y a de la différence si la porte qu'il fait est pour son propre usage, car c'est alors une expérience qui a de l'avenir ; il pourra voir le bois à l'épreuve, et son œil se réjouira d'une fente qu'il avait prévue.

Un homme est heureux dès qu'il reprend des yeux les traces de son travail et les continue, sans autre maître que la chose, dont les leçons sont toujours bien reçues. Encore mieux si l'on construit le bateau sur lequel on naviguera , il y a une reconnaissance à chaque coup de barre, et les moindres soins sont retrouvés.

On voit quelquefois dans les banlieues des ouvriers qui se font une maison peu à peu, selon les matériaux qu'ils se procurent et selon le loisir ; **un palais ne donne pas tant de bonheur** ; encore le vrai bonheur du prince est-il de faire bâtir selon ses plans ; **mais heureux par-dessus tout celui qui sent la trace de son coup de marteau sur le loquet de sa porte.** La peine alors fait justement le plaisir ; et **tout homme préférera un travail difficile, où il invente et se trompe à son gré, à un travail tout uni, mais selon les ordres.** Le pire travail est celui que le chef vient troubler ou interrompre.

La plus malheureuse des créatures est la bonne à tout faire, quand on la détourne de ses couteaux pour la mettre au parquet ; mais les plus énergiques d'entre elles conquièrent l'empire sur leurs travaux, et ainsi se font un bonheur.

L'agriculture est donc le plus agréable des travaux, dès que l'on cultive son propre champ. La rêverie va continuellement du travail aux effets, du travail commencé au travail continué ; le gain même n'est pas si présent ni si continuellement perçu que la terre elle-même, ornée des marques de l'homme. C'est un plaisir démesuré que de charroyer à l'aise sur des cailloux que l'on a mis. Et l'on se passe encore bien des profits si l'on est assuré de travailler toujours sur le même coteau. C'est pourquoi le serf attaché à la terre était moins serf qu'un autre.

Dans les Souvenirs de la maison des morts, Dostoïevski nous fait voir des forçats au naturel (...). Les forçats travaillent, et souvent leurs travaux sont assez inutiles ; par exemple ils démolissent un vieux bateau pour faire du bois, dans un pays où le bois ne coûte presque rien. Ils le savent bien ; aussi tant qu'ils travaillent tout le long du jour, sans aucune espérance, ils sont paresseux, tristes et maladroits. Mais si on leur donne une tâche pour la journée, tâche lourde et difficile, aussitôt les voilà adroits, ingénieux et joyeux. Ils le sont encore plus dès qu'il s'agit d'un travail réellement utile, comme d'enlever la neige. Mais il faut lire ces pages étonnantes où l'on trouve une description vraie et sans commentaire. On y voit que **le travail utile est par lui-même un plaisir ; par lui-même, et non par les avantages qu'on en retirera.** Par exemple, ils font vivement et gaiement un travail déterminé, après lequel ils se reposeront , cette idée, qu'ils gagneront peut-être une demi-heure à la fin de la journée, les met en mouvement et tous d'accord pour faire vite ; mais une fois ce problème posé, **c'est le problème lui-même qui leur plaît ; et le plaisir d'inventer, de réaliser, de vouloir et puis de faire, l'emporte de beaucoup sur le plaisir qu'ils se promettent de cette demi-heure,** qui ne sera toujours qu'une demi-heure de baigne. Et j'imagine que, si elle est passable, ce sera encore par le souvenir tout chaud de ce travail si vivement mené.

Le plus grand plaisir humain est sans doute dans un

travail difficile et libre fait en coopération, (...).

Il y a des pédagogues qui rendraient les enfants paresseux pour toute la vie, simplement parce qu'ils veulent que tout le temps soit occupé ; l'enfant s'habitue alors à travailler lentement, c'est-à-dire à travailler mal ; le résultat est une espèce de fatigue accablante, continuellement mêlée au travail ; au lieu que si vous séparez le travail et la fatigue, tous deux sont agréables. Les travaux languissants ressemblent à ces promenades que l'on fait seulement pour marcher et pour prendre de l'air. On est fatigué tout le temps de la promenade ; on ne l'est plus quand on rentre. Tandis que dans le travail le plus pénible on se sent infatigable et léger ; ensuite on jouit d'une détente parfaite et enfin d'un bon sommeil.

Quand un homme n'a plus rien à construire ou à détruire, il est très malheureux.

Saint Exupéry dans Citadelle : « Le vice n'est que puissance sans emploi » (mais attention à ne pas voir le mot emploi dans son utilisation actuelle de travail forcé et subordonné).

Percevoir et agir, voilà les vrais remèdes. Au contraire, si l'on tourne ses pouces, on tombera bientôt dans la crainte et dans le regret.

Nous avons presque tous un métier à faire, et c'est très bon. Ce qui nous manque, ce sont de petits métiers qui nous reposent de l'autre.

Il faut aux hommes des actions nouvelles et des perceptions nouvelles. Ils veulent vivre dans le monde, et non en eux-mêmes.

On lit partout que les hommes cherchent le plaisir ; mais cela n'est pas évident ; il semble plutôt qu'ils cherchent la peine et qu'ils aiment la peine. Le vieux Diogène disait : «

Ce qu'il y a de meilleur c'est la peine. » On dira là-dessus qu'ils trouvent tous leur plaisir dans cette peine qu'ils cherchent ; mais c'est jouer sur les mots ; c'est bonheur et non plaisir qu'il faudrait dire ; et ce sont deux choses très différentes, aussi différentes que l'esclavage et la liberté.

On veut agir, on ne veut pas subir.

Tous ces hommes qui se donnent tant de peine n'aiment sans doute pas le travail forcé ; **personne n'aime le travail forcé** ; personne n'aime les maux qui tombent ; personne n'aime sentir la nécessité. Mais **aussitôt que je me donne librement de la peine, me voilà content.** J'écris ces propos. « Voilà bien de la peine », dira quelque écrivain qui vit de sa plume ; seulement **personne ne m'y force ; et ce travail voulu est un plaisir, ou un bonheur, pour mieux parler.** Le boxeur n'aime pas les coups qui viennent le trouver ; mais il aime ceux qu'il va chercher. **Il n'est rien de si agréable qu'une victoire difficile, dès que le combat dépend de nous.**

(Dans le fond, on n'aime que la puissance. Par les monstres qu'il cherchait et qu'il écrasait, Hercule se prouvait à lui-même sa puissance. Mais dès qu'il fut amoureux, il sentit son propre esclavage et la puissance du plaisir ; tous les hommes sont ainsi ; et c'est pourquoi le plaisir les rend tristes.)

L'avare se prive de beaucoup de plaisirs, et il se fait un bonheur vif, d'abord en triomphant des plaisirs, et aussi en accumulant de la puissance ; mais il veut la devoir à lui-même. Celui qui devient riche par héritage est un avare triste, s'il est avare ; car tout bonheur est poésie essentiellement, et poésie veut dire action ; **l'on n'aime guère un bonheur qui vous tombe ; on veut l'avoir fait.**

L'enfant se moque de nos jardins, et il se fait un beau jardin, avec des tas de sable et des brins de paille.

Imaginez-vous un collectionneur qui n'aurait pas fait sa collection ?

Ce qu'exprime le mot féliciter ; car féliciter c'est proprement louer le succès, et non pas le mérite. Antique idée de la faveur des dieux, qui survit aux dieux. Si l'homme n'était pas ainsi, la justice égalitaire régnerait depuis longtemps, car ce n'est pas difficile. Mais l'homme n'aime guère ce qui n'est pas difficile. César règne par l'ambition de tous ; c'est notre espérance couronnée.

Il y a une liberté évidente de chaque homme, dès qu'il est armé ; et on ritait d'un état-major qui voudrait forcer les hommes à se battre. Mais aussitôt qu'ils sentent leur liberté, ils entrent dans une vie nouvelle et y prennent goût. Craindre la mort, il le faut toujours, et l'attendre, et enfin la subir. Mais celui qui va au-devant d'elle et l'appelle en quelque sorte en champ clos, celui-là se sent plus fort qu'elle. Tout le monde sait bien qu'il est plus facile à des soldats d'aller la chercher que de l'attendre ; **et l'on aime mieux la destinée que l'on se fait que celle que le temps apporte.** Il y a donc une poésie dans la guerre qui fait que l'on ne hait même plus l'ennemi. C'est cette ivresse de liberté qui fait comprendre la guerre et toutes les passions. Une peste est imposée ; une guerre est comme inventée, à la manière des jeux. C'est pourquoi il me semble que la prudence n'est pas un gage de paix qui suffise ; c'est par l'amour de la justice que l'on supporte la paix ; et c'est parce que la justice est difficile à faire, plus difficile qu'un pont ou qu'un tunnel, c'est pour cela que la paix sera ; seulement pour cela.

Un préfet de police est, pour mon goût, l'homme le plus heureux. Pourquoi ? Parce qu'il agit toujours, et toujours dans des conditions nouvelles et imprévisibles ; tantôt contre le feu, tantôt contre l'eau ; tantôt contre l'éboulement, tantôt contre l'écrasement ; aussi contre la boue, la poussière, les maladies, la pauvreté ; enfin souvent aussi contre la colère, et quelquefois contre l'enthousiasme. Ainsi, à chaque minute de sa vie, **cet homme heureux se**

trouve en présence d'un problème bien déterminé, qui exige une action bien déterminée. Donc, point de règles générales ; point de paperasses ; point de récriminations ni de consolations en forme de rapport administratif ; il laisse cela à quelques bureaucrates. **Lui, il est perception et action. Or, quand ces deux vannes, perception et action, sont ouvertes, un fleuve de vie porte le cœur de l'homme comme une plume légère. (...) Sur une donnée nouvelle, imprévisible, dessiner promptement une action, et, tout de suite, la faire, cela remplit la vie humaine à souhait.**

Que voulez-vous désirer, alors ? Que voulez-vous craindre ? Le temps dévore le regret. On se demande souvent quelle peut être la vie intérieure d'un voleur et d'un bandit. je crois qu'il n'en a point. Toujours à l'affût, ou dormant. Toute sa puissance de prévoir est en éclairer, devant ses pieds et ses mains. C'est pourquoi l'idée de la punition ne lui vient point, ni aucune autre. Cette machine aveugle et sourde a de quoi effrayer. Mais en tout homme l'action éteint la conscience ; cette violence sans égards s'entend dans le coup de hache du bûcheron ; elle est moins sensible dans les démarches de l'homme d'État, mais on la retrouve souvent dans les effets. On s'étonnerait moins de trouver l'homme dur et insensible comme la hache, si l'on remarquait qu'il ne s'épargne pas tant lui-même. Puissance n'a point pitié, non plus pitié de soi. Pourquoi la guerre ? Parce que les hommes se noient alors dans l'action. Leur pensée est comme ces lampes électriques du tramway qui baissent au démarrage ; je dis leur pensée réfléchie. D'où une puissance redoutable de l'action ; elle se justifie à sa manière, parce qu'elle éteint la lampe intérieure. Par quoi une foule de passions viles sont éteintes, toutes celles que la réflexion nourrit, comme mélancolie, dégoût de la vie, ou bien intrigue, hypocrisie, rancune, ou bien amour romanesque, ou bien vice raffiné. Mais aussi s'éteint la justice dans le courant de l'action. Le préfet de police se bat contre l'émeute de la même manière qu'il se bat contre l'eau et le feu. L'émeutier éteint sa lampe aussi. Nuit barbare. C'est pourquoi il y eut des tortionnaires qui

enfonçaient les coins, et des juges qui recevaient les aveux. C'est pourquoi il y eut des galériens attachés sur les bancs, et qui agonisaient là, qui mouraient là, en suivant le mouvement des rames ; et d'autres hommes qui fouettaient. Ceux qui fouettaient ne pensaient qu'à leur fouet. N'importe quel état de barbarie durera s'il s'établit. Un préfet de police est l'homme le plus heureux; je ne dirais pas qu'il est le plus utile des hommes. **L'oisiveté est mère de tous les vices, mais de toutes les vertus aussi.**

L'homme n'est heureux que de vouloir et d'inventer. Cela se voit dans le jeu de cartes ; il est clair, d'après les visages, que chacun contemple alors sa propre puissance de délibérer et de décider ; il y a des Césars de la manille, et des passages du Rubicon à chaque instant. Même dans les jeux de hasard, le joueur a tout pouvoir de risquer ou de ne pas risquer ; tantôt il ose, quel que soit le risque ; tantôt il s'abstient, quelle que soit l'espérance ; il se gouverne lui-même ; il règne. Le désir et la crainte, importuns conseillers dans les affaires ordinaires, sont ici hors du conseil, par l'impossibilité où l'on se trouve de prévoir.

Tous les métiers plaisent autant que l'on y gouverne, et déplaisent autant que l'on y obéit. Le pilote du tramway a moins de bonheur que le chauffeur de l'omnibus automobile. La chasse libre et solitaire donne des plaisirs vifs, parce que le chasseur fait son plan, le suit ou bien le change, sans avoir à rendre des comptes ni à donner ses raisons. Le plaisir de tuer devant des rabatteurs est bien maigre à côté ; mais encore est-il qu'un habile tireur jouit de ce pouvoir qu'il exerce contre l'émotion et la surprise. Ainsi ceux qui disent que l'homme cherche le plaisir et fuit la peine décrivent mal. L'homme s'ennuie du plaisir reçu et préfère de bien loin le plaisir conquis ; mais par-dessus tout il aime agir et conquérir; **il n'aime point pâtir ni subir; aussi choisit-il la peine avec l'action plutôt que le plaisir sans action. Diogène le paradoxal aimait à dire que c'est la peine qui est bonne ; il entendait la**

peine choisie et voulue ; car, pour la peine subie, personne ne l'aime. L'alpiniste développe sa propre puissance et se la prouve à lui-même ; il la sent et la pense en même temps ; cette joie supérieure éclaire le paysage neigeux. Mais celui qu'un train électrique a porté jusqu'à une cime célèbre n'y peut pas trouver le même soleil. C'est pourquoi il est vrai que les perspectives du plaisir nous trompent ; mais elles nous trompent de deux manières ; car le plaisir reçu ne paie jamais ce qu'il promettait, alors que le plaisir d'agir, au contraire, paie toujours plus qu'il ne promettait. L'athlète s'exerce en vue de conquérir la récompense ; mais aussitôt, par le progrès et par la difficulté vaincue, il conquiert une autre récompense, qui est en lui et dépend de lui. Et c'est ce que le paresseux ne peut pas du tout imaginer ; car il ne voit que la peine et l'autre récompense ; il pèse l'une et l'autre et ne se décide point; mais l'athlète est déjà debout et au travail, soulevé par l'exercice de la veille, et jouissant aussitôt de sa propre volonté et puissance. En sorte qu'il n'y a d'agréable que le travail; mais le paresseux ne sait pas cela et ne peut pas le savoir ; ou bien, s'il le sait par ouï-dire ou par souvenir, il ne peut pas le croire ; c'est pourquoi le calcul des plaisirs trompe toujours, et l'ennui vient. Quand l'animal pensant s'ennuie, la colère n'est pas loin. Toutefois l'ennui d'être serf me paraît moins aigre que l'ennui d'être maître ; car, si monotone que soit l'action, il reste toujours à gouverner et à inventer un peu ; au lieu que **celui qui reçoit les plaisirs tout faits est naturellement le plus méchant. Ainsi le riche gouverne par l'humeur et par la tristesse ; la faiblesse du travailleur vient de ce qu'il est plus content qu'il ne voudrait.** Il fait le méchant.

Dans le fait, on devrait voir que l'homme aime communément plutôt l'action que le plaisir, comme les jeux de la jeunesse le montrent bien. (...)

Et c'est la générosité qui plaît, jusqu'à faire mépriser les coups, la douleur, la fatigue. On devrait aussi considérer la guerre, qui est un jeu l'ingénue et la vieille femme dans des

racines, avec mon couteau ; d'autres les habillaient ; je ne sus rien des spectateurs ; la critique leur était laissée, plaisir maigre, mais encore plaisir par le peu qu'ils inventaient. Ceux qui jouent aux cartes inventent continuellement et modifient le cours mécanique des événements. Ne demandez pas à celui qui ne sait point jouer s'il aime le jeu.

La politique n'ennuie point dès que l'on sait le jeu ; mais il faut l'apprendre. **Ainsi en toutes choses ; il faut apprendre à être heureux.** On dit que le bonheur nous fuit toujours. Cela est vrai du bonheur reçu, parce qu'il n'y a point de bonheur reçu. **Mais le bonheur que l'on se fait ne trompe point.** C'est apprendre, et l'on apprend toujours. **Plus on sait, et plus on est capable d'apprendre. D'où le plaisir d'être latiniste, qui n'a point de fin, mais qui plutôt s'augmente par le progrès. Le plaisir d'être musicien est de même.** Et Aristote dit cette chose étonnante, que le vrai musicien est celui qui se plaît à la musique, et le vrai politique celui qui se plaît à la politique. « **Les plaisirs, dit-il, sont les signes des puissances.** » Cette parole retentit par la perfection des termes qui nous emportent hors de la doctrine ; et si l'on veut comprendre cet étonnant génie, tant de fois et si vainement renié, c'est ici qu'il faut regarder. **Le signe du progrès véritable en toute action est le plaisir qu'on y sait prendre.** D'où l'on voit que le travail est la seule chose délicieuse, et qui suffit.

J'entends travail libre, effet de puissance à la fois et source de puissance. Encore une fois, non point subir, mais agir. Chacun a vu de ces maçons qui se construisent une maisonnette à temps perdu. Il faut les voir choisir chaque pierre. Ce plaisir est dans tout métier, car l'ouvrier invente et apprend toujours. Mais, outre que la perfection mécanique apporte l'ennui, c'est un grand désordre aussi quand l'ouvrier n'a point départ à l'œuvre, et toujours recommence, sans posséder ce qu'il fait, sans en user pour apprendre encore. Au contraire, la suite des travaux et l'œuvre promise d'œuvre est ce qui fait le bonheur du

paysan, j'entends libre et maître chez lui. Toutefois il y a grande rumeur de tous contre ces bonheurs qui coûtent tant de peine, et toujours par la funeste idée d'un bonheur reçu que l'on goûterait. Car c'est la peine qui est bonne, comme Diogène dirait ; mais l'esprit ne se plaît point à porter cette contradiction ; il faut qu'il la surmonte, et, encore une fois, qu'il fasse plaisir de réflexion de cette peine-là.

(...)

Heureux donc qui voit dans le travail de la veille les marques de sa propre volonté.»

Et voici d'autres propos d'Ellul sur le travail :

« Nous avons été habitués à considérer que dans les âges primitifs, l'homme vivait dans une famine permanente, et qu'il passait tout son temps à essayer de survivre. **Or, des études de plus en plus nombreuses démontrent le contraire. Économistes de l'économie primitive, ethnologues, préhistoriens, disent maintenant à qui mieux mieux que dans la préhistoire comme dans la plupart des sociétés traditionnelles, on vivait plutôt dans une certaine abondance naturelle. La population humaine était très clairsemée, les ressources en fruits, poissons, gibiers, etc., étaient surabondantes, et l'homme passait peu de temps, relativement, à trouver sa nourriture. Il n'était nullement en état de survie précaire et le travail était léger.** Or, cette réalité va durer pendant toute l'histoire des sociétés traditionnelles. Il ne faut pas se laisser obnubiler par la question du travail des esclaves. **L'esclavage de l'Antiquité n'avait rien de commun avec celui des Noirs dans les îles aux xviii^e et xviii^e siècles. Celui-ci fut atroce. L'esclave dans l'Antiquité grecque ou romaine n'est pas accablé de travail. Les tâches sont généralement légères, il y a de larges temps de loisir. Ce qui faisait l'esclave, c'était plus sa privation de liberté ou de citoyenneté**

que le travail.

(...)

La somme du travail « moyen », entre ceux qui ne font rien et les esclaves, est faible dans les sociétés antiques.

(...)

Très généralement, **l'idéal de vie humaine était l'absence totale de travail. Celui-ci n'est investi d'aucune valeur morale, il est au contraire la marque d'une condition inférieure, d'une dégradation (en ce qu'il est négateur de la liberté, il est de l'ordre de la nécessité !)**. L'idéal de l'homme libre romain, non pas du patricien, du riche, mais de tout citoyen, c'est l'Otium. Non pas la paresse ou le repos mais une certaine conception de la vie. L'Otium n'est pas le vide, mais la relation humaine, la conversation, la discussion sur les problèmes politiques, la participation aux assemblées nombreuses, aux associations et confréries : donc une vie vouée à la relation sociale et à la politique et non pas absorbée par le travail. Celui-ci est qualifié négativement, il est le «Neg-Otium». L'absence d'Otium. L'absence de vie libre. Or, cette idée du travail considéré comme pénible, éprouvant, dégradant, nous la retrouvons à peu près partout pendant des siècles.

(...) Mais aucune société avant la nôtre n'a été vouée au travail. Et c'est en même temps la nôtre qui est vraiment créatrice de pénurie. Ceci peut paraître un paradoxe car nous sommes habitués à l'idée inverse, à savoir que dans le passé l'homme manquait de tout, et que c'est depuis notre développement technique que paraît l'abondance, alors qu'il faut exactement envisager les choses autrement. La Science économique, c'est la gestion de la rareté, de la pénurie. Nous sommes la société qui est, depuis les origines, la plus créatrice de Manque. Bien sûr nous avons produit massivement des biens industriels, mais en même temps une pénurie de biens naturels, allant maintenant jusqu'à celle de

l'air, de l'eau, et des principales matières premières. Il s'agit d'évaluer ce rapport : plus nous travaillons, plus nous épuisons les richesses spontanées de la nature, plus nous voulons aussi consommer des biens toujours davantage complexes et glorifiants. Et plus ceci exige alors de nouvelles forces de travail engagées dans de nouveaux processus de production. Je dirais que, en définitive, l'histoire des sociétés humaines était celle du Non-Travail, en ce sens que l'on cherchait à y échapper; parfois le choix a été explicitement effectué, consciemment : travailler plus et consommer plus, ou bien accepter de consommer moins et se reposer, jouer, passer son temps en palabres. Régulièrement, dans les sociétés traditionnelles, on a choisi la seconde orientation. Nous sommes la première société à avoir tout voué au travail, et celui-ci exigeant toujours plus de matières premières et de consommation, aboutissant, sous une apparente abondance, à l'organisation de la pénurie, immédiate ou future (par épuisement du sol et des ressources). Et le premier choc de cet excès de travail, nous l'avons fait supporter aux peuples extérieurs. C'est là que nous avons détruit les fragiles équilibres économiques qu'ils avaient habilement ménagés. Pour les besoins de l'expansion de notre travail (bien sûr on parlera de capitalisme et de technique : ce n'est pas faux, mais le tout s'organise autour des deux pôles Travail-Argent), on a remplacé les polycultures, les cultures vivrières, etc., par des monocultures, rentables pour alimenter nos industries, catastrophiques pour les peuples intéressés (qui devaient par exemple importer ensuite ce qui leur était nécessaire pour vivre). Ou encore on a détruit massivement les ressources de base, surabondantes pour ces populations peu nombreuses.

(...)

L'histoire des hommes était faite d'une modération, parfois d'une défiance, envers le Travail. Nous avons tout changé. Nous sommes devenus les adorateurs du Travail et de nos œuvres...

Arbeit macht frei, grande formule inscrite à la porte des camps de concentration par les nazis. Car eux aussi participent à la communion fraternelle en la valeur travail. (...) Vous êtes enfermés, vous êtes mal nourris, vous êtes mal traités, vous avez froid, vous êtes sous le coup de la mort, mais il y a une espérance : le travail. Quoique derrière des barbelés le travail vous libère, vous apporte dignité, vertu, justice, vous êtes encore un homme puisque vous travaillez. Vous êtes un homme libre parce que le travail c'est la garantie et l'assouvissement de votre liberté intérieure. Et cette admirable trouvaille, que seuls de mauvais esprits peuvent considérer comme dérision, peut s'appliquer partout : ouvriers soumis au patron, le travail rend libre, c'est la même démonstration. Russes soumis à la dictature stalinienne, le travail rend libre, c'est la même démonstration. Et toi homme tout court, n'importe quel homme, qui vis dans une société absurde, qui n'as plus de foi en Jésus-Christ, qui es livré aux puissances déchaînées, qui ne sais pas si demain existera encore, qui es saisi par l'angoisse de ta condition, et trouves que ta vie n'a pas de sens, tu as de la chance, une bien grande chance : tu travailles, tu travailles beaucoup, tu travailles de plus en plus, et alors par là, tu le vois bien, tout est en place, tu es un homme libre. Même démonstration.»

« "Le brave honnête homme, grand travailleur" : c'est l'argument même de notre civilisation ; toute cette richesse que nous voyons autour de nous, elle est simplement le fruit du travail des hommes. Le seul débat entre capitalistes et communistes est de savoir A QUI cette richesse appartiendra. **Mais personne ne se demande si elle est juste ; car aux yeux de tous, l'homme qui a travaillé est juste.**

Grave erreur. »

Jacques Ellul

« Chercher du travail pour avoir un salaire — en cela, presque tous les hommes des pays civilisés sont aujourd'hui semblables ; le travail est pour eux tous un moyen, et non le but lui-même ; c'est pourquoi ils ne font guère preuve de subtilité dans le choix de leur travail, pourvu qu'il rapporte bien. Mais il existe des hommes plus rares qui préfèrent périr plutôt que de travailler sans prendre plaisir à leur travail : ces hommes difficiles, qu'il est dur de satisfaire, qui **n'ont que faire d'un bon salaire si le travail n'est pas lui-même le salaire de tous les salaires.** A cette espèce d'hommes exceptionnelle appartiennent les artistes et les contemplatifs de toute sorte, mais aussi ces oisifs qui passent leur vie à la chasse, en voyages, en affaire de cœur et en aventures. Ils veulent tous le travail et la peine pourvu qu'ils soient liés au plaisir, et le travail le plus pénible, le plus dur s'il le faut. Ils sont pour le reste d'une paresse résolue, quand bien même cette paresse aurait pour corrélat l'appauvrissement, le déshonneur, l'exposition de sa santé et de sa vie. **Ils ne craignent pas tant l'ennui que le travail dépourvu de plaisir : ils ont même besoin de beaucoup d'ennui pour réussir LEUR travail. Pour le penseur et pour tous les esprits inventifs, l'ennui est ce désagréable "temps calme" de l'âme qui précède la traversée heureuse et les vents joyeux ; il doit le supporter, il doit attendre qu'il produise son effet sur lui** : — voilà précisément ce que les natures plus modestes ne peuvent absolument pas obtenir d'elles-mêmes ! Il est commun de

chasser l'ennui loin de soi par tous les moyens : tout comme il est commun de travailler sans plaisir. »

Nietzsche, 1882

L'imposture du chômage (l'idée de s'employer soi-même) :

« Combien de fois va falloir expliquer aux gens avant que ça rentre que c'est l'idée même de chômage qui est une complète aberration ontologique, philosophique et anthropologique !? Le chômage tel qu'on le conçoit en ce moment est une des principales absurdités de ce système qui devrait pourtant finir par le trahir et le confondre. Tout simplement parce que l'homme est un être qui sait et qui tend normalement intrinsèquement à S'EMPLOYER lui-même, au sens de s'employer soi-même à faire des choses, à aider les autres, à proposer des choses aux autres, à améliorer son environnement, à se nourrir, à se vêtir, à son habitat, à transformer des objets et son environnement, à échanger, etc. Si nous ne pouvons pas le faire, c'est uniquement qu'un ensemble de règles coercitives nous empêche sciemment de le faire. Une fois l'impossibilité de s'employer créée, le chômage ensuite n'est qu'un paramètre de régulation de la force de travail et un moyen de pression psychologique pour que les gens acceptent les pires conditions et se mettent en situation de concurrence et de compétition, qui ne profite in fine qu'aux capitalistes. Mais bon, faut ressortir sans arrêt les mêmes leçons puisque tout est bloqué et fermé depuis belle lurette, culturellement, éducativement, médiatiquement et politiquement... »

Sylvain Rochex, décembre 2013.